

Libretto

CLAUDE TILLIER

MON ONCLE
BENJAMIN

roman

Libretto

W. Coquebert éditeur, Paris, 1843, pour la première édition.

© Libella, Paris, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-389-5

Ce qu'était mon oncle.

Je ne sais pas, en vérité, pourquoi l'homme tient tant à la vie ; que trouve-t-il donc de si agréable dans cette insipide succession des nuits et des jours, de l'hiver et du printemps ? Toujours le même ciel, le même soleil ; toujours les mêmes prés verts et les mêmes champs jaunes ; toujours les mêmes discours de la couronne, les mêmes fripons et les mêmes dupes. Si Dieu n'a pu faire mieux, c'est un triste ouvrier, et le machiniste de l'Opéra en sait plus que lui.

Encore des personnalités, dites-vous ; voilà maintenant que vous faites des personnalités contre Dieu. Que voulez-vous, Dieu est à la vérité un fonctionnaire et un haut fonctionnaire encore, bien que ses fonctions ne soient pas une sinécure. Mais je n'ai pas peur qu'il aille réclamer contre moi à la jurisprudence Bourdeau des dommages-intérêts, de quoi faire bâtir une église, pour le préjudice que j'aurai porté à son honneur.

Je sais bien que MM. du parquet sont plus chatouilleux à l'égard de sa réputation qu'il ne l'est lui-même. Mais voilà précisément ce que je trouve mauvais. En vertu de quel titre ces hommes noirs s'arrogent-ils le droit de venger des injures qui lui sont toutes personnelles ? Ont-ils une procuration signée Jéhovah qui les y autorise ?

Croyez-vous qu'il soit bien content quand la police correctionnelle lui prend dans la main son tonnerre et en foudroie

brutalement des malheureux, pour un délit de quelques syllabes? Qu'est-ce qui prouve d'ailleurs à ces messieurs que Dieu a été offensé? Il est là présent, attaché à sa croix, tandis qu'ils sont, eux, dans leur fauteuil: qu'ils l'interrogent; s'il répond affirmativement, je consens à avoir tort. Savez-vous pourquoi il a fait choir du trône la dynastie des Capets, cette vieille et auguste salade de rois qu'avait imprégnée tant d'huile sainte? Je le sais moi, et je vais vous le dire. C'est parce qu'elle a fait la loi sur le sacrilège.

Mais ce n'est pas là la question.

Qu'est-ce que vivre? Se lever, se coucher, déjeuner, dîner, et recommencer le lendemain. Quand il y a quarante ans qu'on fait cette besogne, cela finit par devenir bien insipide.

Les hommes ressemblent à des spectateurs, les uns assis sur le velours, les autres sur la planche nue, la plupart debout, qui assistent tous les soirs au même drame, et bâillent tous à se détraquer la mâchoire; tous conviennent que cela est mortellement ennuyeux, qu'ils seraient beaucoup mieux dans leur lit, et cependant aucun ne veut quitter sa place.

Vivre, cela vaut-il la peine d'ouvrir les yeux? Toutes nos entreprises n'ont qu'un commencement; la maison que nous édifions est pour nos héritiers; la robe de chambre que nous faisons ouater avec amour, pour envelopper notre vieillesse, servira à faire des langes à nos petits-enfants. Nous nous disons: Voilà la journée finie; nous allumons notre lampe, nous attisons notre feu; nous nous apprêtons à passer une douce, une douce et paisible soirée au coin de notre âtre: pan! pan! quelqu'un frappe à la porte; qui est là? c'est la mort: il faut partir. Quand nous avons tous les appétits de la jeunesse, que notre sang est plein de fer et d'alcool, nous n'avons pas un écu; quand nous n'avons plus ni dents ni estomac, nous sommes millionnaires. Nous avons à peine le temps de dire à une femme: Je t'aime! à notre second baiser, c'est une vieille décrépète. Les empires sont à peine consolidés, qu'ils

s'écroulent : ils ressemblent à ces fourmilières qu'élèvent avec de grands efforts de pauvres insectes, quand il ne faut plus qu'un fétu pour les achever, un bœuf les effondre sous son large pied, ou une charrette sous sa roue. Ce que vous appelez la couche végétale de ce globe, c'est mille et mille linceuls superposés l'un sur l'autre par les générations. Ces grands noms qui retentissent dans la bouche des hommes, noms de capitales, de monarques, de généraux, ce sont des tessons de vieux empires qui résonnent. Vous ne faites pas un pas que vous ne souleviez autour de vous la poussière de mille choses détruites avant d'être achevées.

J'ai quarante ans, j'ai déjà passé par quatre professions ; j'ai été maître d'étude, soldat, maître d'école, et me voilà journaliste. J'ai été sur la terre et sur l'océan, sous la tente et au coin de l'âtre ; entre les barreaux d'une prison et au milieu des espaces libres de ce monde ; j'ai obéi et j'ai commandé ; j'ai eu des moments d'opulence et des années de misère. On m'a aimé et on m'a haï ; on m'a applaudi et on m'a tourné en dérision. J'ai été fils et père, amant et époux ; j'ai passé par la saison des fleurs et par celle des fruits, comme disent les poètes ; je n'ai trouvé dans aucun de ces étals que j'eusse beaucoup à me féliciter d'être enfermé dans la peau d'un homme, plutôt que dans celle d'un loup ou d'un renard, plutôt que dans la coquille d'une huître, dans l'écorce d'un arbre ou dans la pellicule d'une pomme de terre. Peut-être si j'étais rentier, rentier à cinquante mille francs surtout, je penserais différemment.

En attendant, mon opinion est que l'homme est une machine qui a été faite tout exprès pour la douleur ; il n'a que cinq sens pour percevoir le plaisir, et la souffrance lui arrive par toute la surface de son corps ; en quelque endroit qu'on le pique, il saigne ; en quelque endroit qu'on le brûle, il vient une vésicule. Les poumons, le foie, les entrailles ne peuvent lui donner aucune jouissance ; cependant le poumon

s'enflamme et le fait tousser ; le foie s'obstrue et lui donne la fièvre ; les entrailles se tordent et font la colique. Vous n'avez pas un nerf, un muscle, un tendon sous la peau, qui ne puisse vous faire crier de douleur.

Votre organisation se détraque à chaque instant comme une mauvaise pendule. Vous levez les yeux vers le ciel pour l'invoquer, il tombe dedans une fiente d'hirondelle qui les dessèche ; vous allez au bal, une entorse vous saisit au pied, et il faut vous rapporter chez vous sur un matelas ; aujourd'hui vous êtes un grand écrivain, un grand philosophe, un grand poète, un fil de votre cerveau se casse, on aura beau vous saigner, vous mettre de la glace sur la tête, demain vous ne serez qu'un pauvre fou.

La douleur se tient derrière tous vos plaisirs ; vous êtes des rats gourmands qu'elle attire à elle avec un lardon d'agréable odeur. Vous êtes à l'ombre de votre jardin et vous vous écriez : Oh ! la belle rose ! et la rose vous pique ; oh ! le beau fruit ! il y a une guêpe dedans, et le fruit vous mord.

Vous dites : Dieu nous a faits pour le servir et l'aimer. Cela n'est pas vrai. Il vous a faits pour souffrir. L'homme qui ne souffre pas est une machine mal faite, une créature manquée, un estropié moral, un avorton de la nature. La mort n'est pas seulement la fin de la vie, elle en est le remède. On n'est nulle part aussi bien que dans un cercueil. Si vous m'en croyez, au lieu d'un paletot neuf, allez vous commander un cercueil. C'est le seul habit qui ne gêne pas.

Ce que je viens de vous dire, vous le prendrez pour une idée philosophique, ou pour un paradoxe, cela m'est certes bien égal. Mais je vous prie au moins de l'agréer comme une préface, car je ne saurais vous en faire une meilleure ni qui convienne mieux à la triste et lamentable histoire que je vais avoir l'honneur de vous raconter.

Vous me permettrez de faire remonter mon histoire jusqu'à la deuxième génération, comme celle d'un prince ou d'un héros dont on fait l'oraison funèbre. Vous n'y perdrez peut-être pas. Les mœurs de ce temps valaient bien celles du nôtre : le peuple portait des fers ; mais il dansait avec et leur faisait rendre comme un bruit de castagnettes.

Car, faites-y attention, la gaîté s'accoste toujours de la servitude. C'est un bien que Dieu, le grand faiseur de compensations, a créé spécialement pour ceux qui vont sous la dépendance d'un maître ou sous la dure et lourde main de la pauvreté. Ce bien, il l'a fait pour les consoler de leurs misères, comme il a fait certaines herbes pour fleurir entre les pavés qu'on foule aux pieds, certains oiseaux pour chanter sur les vieilles tours, comme il a fait la belle verdure du lierre pour sourire sur les masures qui font la grimace.

La gaîté passe, ainsi que l'hirondelle, par-dessus les grands toits qui resplendent. Elle s'arrête dans les cours des collèges, à la porte des casernes, sur les dalles moisées des prisons. Elle se pose, comme un beau papillon, sur la plume de l'écolier qui griffonne ses *pensums*. Elle trinque à la cantine avec les vieux grenadiers ; et jamais elle ne chante si haut – quand on la laisse chanter toutefois – qu'entre les noires murailles où l'on renferme des malheureux.

Du reste la gaîté du pauvre est une espèce d'orgueil. J'ai été pauvre entre les plus pauvres, eh bien ! je trouvais du plaisir à dire à la fortune : Je ne me courberai pas sous ta main ; je mangerai mon pain dur aussi fièrement que le dictateur Fabricius mangeait ses raves ; je porterai ma misère comme les rois portent leur diadème ; frappe tant que tu voudras, frappe encore : je répondrai à tes flagellations par des sarcasmes ; je serai comme l'arbre qui fleurit quand on le coupe par le pied ; comme la colonne dont l'aigle de métal reluit au soleil tandis que la pioche est à sa base.

Chers lecteurs, soyez contents de ces explications, je ne saurais vous en fournir de plus raisonnables.

Quelle différence de cet âge avec le nôtre ! L'homme constitutionnel n'est pas rieur, tant s'en faut.

Il est hypocrite, avare et profondément égoïste ; à quelque question qu'il se heurte le front, son front sonne comme un tiroir plein de gros sous.

Il est prétentieux et bouffi de vanité ; l'épicier appelle le confiseur, son voisin, son honorable ami, et le confiseur prie l'épicier d'agréer l'assurance de la considération distinguée avec laquelle il a l'honneur d'être, etc., etc.

L'homme constitutionnel a la manie de vouloir se distinguer du peuple. Le père est en blouse de coton bleu, et le fils en manteau d'Elbeuf. Aucun sacrifice ne coûte à l'homme constitutionnel pour assouvir sa manie de paraître quelque chose. Il veut ressembler aux bâtons flottants. Il vit de pain et d'eau, il se passe de feu en hiver, de bière en été, pour avoir un habit de drap fin, un gilet de cachemire, des gants jaunes. Quand on le regarde comme un homme comme il faut, il se regarde, lui, comme un grand homme.

Il est guindé et compassé ; il ne crie point, il ne rit pas tout haut, il ne sait où cracher, il ne fait pas un geste qui dépasse l'autre. Il dit très bien : Bonjour, monsieur, bonjour, madame. Cela c'est de la bonne tenue ; or, qu'est-ce que la bonne tenue ? Un vernis menteur qu'on étale sur un morceau de bois afin de le faire passer pour un jonc. On se tient ainsi devant les dames. Soit ; mais devant Dieu, comment faudra-t-il se tenir ?

Il est pédant, il supplée à l'esprit qu'il n'a pas par le purisme du langage, comme une bonne ménagère supplée aux meubles qui lui manquent par l'ordre et la propreté.

Il est toujours au régime. S'il assiste à un banquet, il est muet et préoccupé, il avale un bouchon pour un morceau de

pain, et se sert de la crème pour de la sauce blanche. Il attend pour boire que l'on porte un toast. Il a toujours un journal dans sa poche, il ne parle que de traités de commerce et de lignes de chemin de fer, et il ne rit qu'à la chambre.

Mais à l'époque où je vous ramène, les mœurs des petites villes n'étaient pas encore fardées d'élégance ; elles étaient pleines d'un charmant laisser-aller et d'une simplicité tout aimable. Le caractère de cet heureux âge, c'était l'insouciance. Tous ces hommes, navires ou coquilles de noix, s'abandonnaient les yeux fermés au courant de la vie, sans s'inquiéter où ils aborderaient.

Les bourgeois ne sollicitaient pas d'emplois ; ils ne théaurisaient pas ; ils vivaient chez eux dans une joyeuse abondance, et dépensaient leurs revenus jusqu'au dernier louis. Les marchands, rares alors, s'enrichissaient lentement, sans y mettre beaucoup du leur, et par la seule force des choses ; les ouvriers travaillaient, non pour amasser, mais pour mettre les deux bouts l'un à côté de l'autre ; ils n'avaient point sur leurs talons cette terrible concurrence qui nous presse, qui nous crie sans cesse : Allons donc ! Aussi ne s'en donnaient-ils qu'à leur aise ; ils avaient nourri leurs pères, et quand ils étaient vieux, leurs enfants devaient les nourrir à leur tour.

Tel était le sans-façon de cette société en goguette, que tout le barreau et que les membres du tribunal eux-mêmes allaient au cabaret, et y faisaient publiquement des orgies ; de peur qu'on en ignorât, ils auraient volontiers appendu leur bonnet carré aux rameaux du bouchon. Tous ces gens, grands comme petits, semblaient n'avoir d'autres affaires que de s'amuser, ils ne s'ingéniaient qu'à mettre une bonne farce à exécution, ou à imaginer un bon conte. Ceux qui avaient alors de l'esprit, au lieu de le dépenser en intrigues, le dépensaient en plaisanteries.

Les oisifs, et ils étaient en grand nombre, se rassemblaient sur la place publique, les jours de marché étaient pour eux

un jour de comédie. Les paysans qui venaient apporter leurs provisions à la ville étaient leurs martyrs ; ils leur faisaient les cruautés les plus bouffonnes et les plus spirituelles ; tous les voisins accouraient pour avoir leur part du spectacle. La police correctionnelle d'aujourd'hui prendrait les choses sur le ton du réquisitoire ; mais la justice d'alors s'amusait comme les autres de ces scènes burlesques, et bien souvent elle y prenait un rôle.

Mon grand-père donc était porteur de contraintes ; ma grand-mère était une petite femme à laquelle on reprochait de ne pouvoir voir, quand elle allait à l'église, si le bénitier était plein. Elle est restée dans ma mémoire comme une petite fille de soixante ans. Au bout de six ans de mariage, elle avait déjà cinq enfants, tant garçons que filles ; tout cela vivait avec le chétif bénéfice de mon grand-père, et se portait à merveille. On dînait sept avec trois harengs, mais on avait le pain et le vin à discrétion, car mon grand-père avait une petite vigne qui était une source intarissable de vin blanc. Tous ces enfants étaient utilisés par ma grand-mère selon leur âge et leurs forces. L'aîné, qui était mon père, s'appelait Gaspard ; il lavait la vaisselle et allait à la boucherie, il n'y avait pas de caniche dans la ville mieux apprivoisé que lui ; le cadet balayait la chambre ; le troisième tenait le quatrième sur ses bras, et le cinquième se roulait dans son berceau. Pendant ce temps-là ma grand-mère était à l'église, ou causait chez la voisine. Au demeurant tout allait bien, on arrivait cahin-caha sans faire de dettes jusqu'au bout de l'année. Les garçons étaient forts, les filles n'étaient pas mal, et le père et la mère étaient heureux.

Mon oncle Benjamin était domicilié chez sa sœur, il avait cinq pieds dix pouces, portait une grande épée au côté, avait un habit de ratine écarlate, une culotte de même couleur et de même étoffe, des bas de soie gris de perle, et

des souliers à boucles d'argent ; sur son habit frétilait une grande queue noire presque aussi longue que son épée, qui, allant et venant sans cesse, l'avait badigeonné de poudre, de sorte que l'habit de mon oncle ressemblait, avec ses teintes roses et blanches, à une brique sur champ écaillée. Mon oncle était médecin, voilà pourquoi il avait une épée. Je ne sais si les malades avaient grande confiance en lui ; mais lui, Benjamin, avait fort peu de confiance dans la médecine : il disait souvent qu'un médecin avait assez fait quand il n'avait pas tué son malade. Quand mon oncle Benjamin avait reçu quelque pièce de trente sous, il allait acheter une grosse carpe et la donnait à sa sœur pour lui faire une matelote, dont se régalaient toute la famille. Mon oncle Benjamin, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était l'homme le plus gai, le plus drôle, le plus spirituel du pays, et il en eût été le plus... comment dirai-je pour ne pas manquer de respect à la mémoire de mon grand-oncle?... , il en eût été le moins sobre, si le tambour de la ville, le nommé Cicéron, n'eût partagé sa gloire.

Toutefois, mon oncle Benjamin n'était pas ce que vous appelez trivialement un ivrogne, gardez-vous de le croire. C'était un épicurien qui poussait la philosophie jusqu'à l'ivresse, et voilà tout. Il avait un estomac plein d'élévation et de noblesse. Il aimait le vin, non pour lui-même, mais pour cette folie de quelques heures qu'il procure, folie qui déraisonne chez l'homme d'esprit d'une manière si naïve, si piquante, si originale, qu'on voudrait toujours raisonner ainsi. S'il eût pu s'enivrer en lisant la messe, il eût lu la messe tous les jours. Mon oncle Benjamin avait des principes : il prétendait qu'un homme à jeun était un homme encore endormi, que l'ivresse eût été un des plus grands bienfaits du Créateur, si elle n'eût fait mal à la tête ; et que la seule chose qui donnât à l'homme la supériorité sur la brute, c'était la faculté de s'enivrer.

La raison, disait mon oncle, ce n'est rien ; c'est la puissance de sentir les maux présents, de se souvenir des maux passés, et de prévoir les maux à venir. Le privilège d'abdiquer sa raison est seul quelque chose. Vous dites que l'homme qui noie sa raison dans le vin s'abrutit : c'est un orgueil de caste qui vous fait tenir ce propos. Croyez-vous donc que la condition de la brute soit pire que la vôtre ? Quand vous êtes tourmenté par la faim, vous voudriez bien être ce bœuf qui paît dans l'herbe jusqu'au ventre ; quand vous êtes en prison, vous voudriez bien être l'oiseau qui fend d'une aile libre l'azur des cieux ; quand vous êtes sur le point d'être exproprié, vous voudriez bien être ce vilain limaçon auquel personne ne dispute sa coquille.

L'égalité que vous rêvez, la brute en est en possession. Il n'y a, dans les forêts, ni rois, ni nobles, ni tiers état. Le problème de la vie commune que cherchent en vain vos philosophes, de pauvres insectes, les fourmis, les abeilles, l'ont résolu depuis des milliers de siècles. Les animaux n'ont point de médecins ; ils ne sont ni borgnes, ni bossus, ni boiteux, ni bancals, et ils n'ont pas peur de l'enfer.

Mon oncle Benjamin avait vingt-huit ans. Il y avait trois ans qu'il exerçait la médecine ; mais la médecine ne lui avait pas fait des rentes, bien loin de là : il devait trois habits d'écarlate à son marchand de draps, trois années d'accommodage à son perruquier, et il avait dans chacune des auberges les plus renommées de la ville un joli petit mémoire, sur lequel il n'y avait que quelques médecines de précaution à déduire.

Ma grand-mère avait trois ans de plus que Benjamin ; elle l'avait bercé sur ses genoux, porté dans ses bras, et elle se regardait comme son mentor. Elle lui achetait ses cravates et ses mouchoirs de poche, lui raccommodait ses chemises et lui donnait de bons conseils qu'il écoutait fort attentivement, il faut lui rendre cette justice, mais dont il ne faisait pas le moindre usage.

Tous les soirs régulièrement après souper, elle l'engageait à prendre femme.

– Fi! disait Benjamin, pour avoir six enfants comme Machecourt, c'est ainsi qu'il appelait mon grand-père, et dîner avec les nageoires d'un hareng.

– Mais, malheureux, tu auras au moins du pain.

– Oui, du pain qui sera trop levé aujourd'hui, demain pas assez, et qui après-demain aura la rougeole! Du pain! qu'est-ce que c'est que cela? C'est bon pour empêcher de mourir, mais ce n'est pas bon pour faire vivre. Je serai, ma foi, bien avancé quand j'aurai une femme qui trouvera que je mets trop de sucre dans mes fioles et trop de poudre dans ma queue, qui viendra me chercher à l'auberge, qui me fouillera quand je serai couché, et s'achètera trois mantelets pendant moi un habit.

– Mais tes créanciers, Benjamin, comment feras-tu pour les payer?

– D'abord, tant qu'on a du crédit, c'est comme si on était riche, et quand vos créanciers sont pétris d'une bonne pâte de créancier, qu'ils sont patients, c'est comme si on n'en avait pas. Ensuite, que me faut-il pour me mettre au courant? une bonne maladie épidémique. Dieu est bon, ma chère sœur, et ne laissera point dans l'embarras celui qui raccommode son plus bel ouvrage.

– Oui, disait mon grand-père, et qui le met si bien hors de service qu'il faut le porter en terre.

– Eh bien! répondait mon oncle, c'est là l'utilité des médecins, sans eux le monde serait trop peuplé.

À quoi servirait-il que Dieu se donnât la peine de nous envoyer des maladies, s'il se trouvait des hommes qui pussent les guérir?

– À ce compte, tu es un malhonnête homme, tu voles leur argent à ceux qui t'appellent.

– Non, je ne le leur vole pas, parce que je les rassure, que

je leur donne l'espoir, et que je trouve toujours moyen de les faire rire. Cela vaut bien quelque chose.

Ma grand-mère, voyant que la conversation avait changé d'objet, prenait le parti de s'endormir.

II

Pourquoi mon oncle se décida à se marier.

Cependant une catastrophe terrible que je vais avoir l'honneur de vous raconter de suite ébranla les résolutions de Benjamin.

Un jour, mon cousin Page, avocat au baillage de Clamecy, vint l'inviter avec Machecourt à faire la Saint-Yves. Le dîner devait avoir lieu à une guinguette renommée, située à deux portées de fusil du faubourg ; les convives étaient d'ailleurs gens choisis. Benjamin n'aurait pas donné cette soirée pour toute une semaine de sa vie ordinaire. Aussi, après vêpres, mon grand-père, paré de son habit de noce, et mon oncle, l'épée au côté, étaient-ils au rendez-vous.

Les convives étaient presque tous réunis. Saint-Yves était magnifiquement représenté dans cette assemblée. Il y avait d'abord l'avocat Page, qui ne plaidait jamais qu'entre deux vins ; le greffier du tribunal qui s'était habitué à écrire en dormant ; le procureur Rapin, qui, ayant reçu en présent d'un plaideur une feuille de vin piqué, le fit assigner pour qu'il eût à lui en faire tenir une meilleure ; le notaire Arthus, qui avait mangé un saumon à son dessert ; Millot-Rataut, poète et tailleur, auteur du Grand-Noël ; un vieil architecte qui depuis vingt ans ne s'était pas dégrisé ; M. Minxit, médecin des environs, qui consultait les urines ; deux ou trois commerçants notables... par leur gaîté et leur appétit,

et quelques chasseurs qui avaient abondamment pourvu la table de gibier.

À la vue de Benjamin, tous les convives poussèrent une acclamation et déclarèrent qu'il fallait se mettre à table.

Pendant les deux premiers services, tout alla bien. Mon oncle était charmant d'esprit et de saillies ; mais au dessert les têtes s'exaltèrent : tous se mirent à crier à la fois. Bientôt la conversation ne fut plus qu'un cliquetis d'épigrammes, de gros mots, de saillies éclatant ensemble et cherchant à s'étouffer l'une l'autre, tout cela faisant un bruit semblable à celui d'une douzaine de verres qui s'entrechoquent à la fois.

– Messieurs, s'écria l'avocat Page, il faut que je vous régale de mon dernier plaidoyer. Voici l'affaire :

« Deux ânes s'étaient pris de querelle dans un pré. Le maître de l'un, mauvais garnement s'il en est, accourt et bâtonne l'autre âne. Mais ce quadrupède n'était pas endurant, il mord notre homme au petit doigt. Le propriétaire de l'âne qui a mordu est cité par-devant M. le bailli comme responsable des faits et gestes de sa bête.

« J'étais l'avocat du défendeur. "Avant d'arriver à la question de fait, dis-je au bailli, je dois vous éclairer sur la moralité de l'âne que je défends et sur celle du plaignant. Notre âne est un quadrupède tout à fait inoffensif ; il jouit de l'estime de tous ceux qui le connaissent, et le garde champêtre a pour lui une grande considération. Or, je défie l'homme qui est notre partie adverse d'en dire autant. Notre âne est porteur d'un certificat du maire de sa commune – et ce certificat existait en effet – qui atteste sa moralité et sa bonne conduite. Si le plaignant peut produire un pareil certificat, nous consentons à lui payer mille écus de dommages-intérêts."

– Que saint Yves te bénisse, dit mon oncle ; il faut que le poète Millot-Rataut nous chante son Grand-Noël :

À genoux, chrétiens, à genoux !

«Voilà qui est éminemment lyrique. Ce ne peut être que le Saint-Esprit qui lui ait inspiré ce beau vers.

– Fais-en donc autant, toi, s'écria le tailleur qui avait le bourgogne très irascible.

– Pas si bête ! répondit mon oncle.

– Silence, interrompit l'avocat Page frappant de toutes ses forces sur la table ; je déclare à la cour que je veux achever mon plaidoyer.

– Tout à l'heure, dit mon oncle ; tu n'es pas encore assez ivre pour plaider.

– Et moi, je te dis que je plaiderai de suite. Qui es-tu, toi, cinq pieds dix pouces, pour empêcher un avocat de parler ?

– Prends garde, Page, fit le notaire Arthus, tu n'es qu'un homme de plume, et tu as affaire à un homme d'épée.

– Il t'appartient bien, à toi, homme de fourchette, mangeur de saumon, de parler des hommes d'épée ; pour que tu fisses peur à quelqu'un, toi, il faudrait qu'il fût cuit.

– Benjamin est en effet terrible, dit l'architecte. Il est comme le lion : d'un coup de sa queue il pourrait terrasser un homme.

– Messieurs, dit mon grand-père se levant, je me porte garant pour mon beau-frère ; il n'a jamais répandu de sang qu'avec sa lancette.

– Oserais-tu bien soutenir cela, Machecourt ?

– Et toi, Benjamin, oserais-tu bien soutenir le contraire ?

– Alors, tu vas me donner satisfaction à l'instant même de cette insulte ; et comme nous n'avons ici qu'une épée, qui est la mienne, je vais garder le fourreau, et tu vas prendre la lame.

Mon grand-père, qui aimait beaucoup son beau-frère, pour ne point le contrarier, accepta la proposition. Comme les deux adversaires se levaient :

– Un instant, messieurs, dit l'avocat Page, il faut régler les conditions du combat.

Je propose que chacun des deux adversaires, de peur de choir avant le temps, tienne son témoin par le bras.

– Adopté, s'écrièrent tous les convives.

Bientôt Benjamin et Machecourt sont en présence.

– Y es-tu, Benjamin ?

– Et toi, Machecourt ?

De son premier coup d'épée mon grand-père coupa par le milieu le fourreau de Benjamin comme si c'eût été un salsifis, et lui fit sur le poignet une entaille qui devait le forcer, au moins pendant huit jours, à boire de la main gauche.

– Le maladroit, s'écria Benjamin, il m'a entamé.

– Eh ! pourquoi, répondit mon grand-père avec une bonhomie charmante, as-tu une épée qui coupe ?

– C'est égal, je veux ma revanche, et j'ai encore assez, pour te faire demander grâce, de la moitié de ce fourreau.

– Non, Benjamin, reprit mon grand-père, c'est à ton tour à prendre l'épée. Si tu me lardes, nous serons manche à manche, et nous ne jouerons plus.

Les convives, dégrisés par cet accident, voulaient revenir à la ville.

– Non, messieurs, s'écria Benjamin de sa voix de stentor, que chacun retourne à sa place ; j'ai une proposition à vous faire. Machecourt, pour son coup d'essai, s'est conduit de la manière la plus brillante, il est en état de se mesurer avec le plus meurtrier des barbiers, pourvu que celui-ci lui cède l'épée et garde le fourreau. Je propose de le nommer prévôt d'armes, ce n'est qu'à cette condition que je pourrai consentir à le laisser vivre ; et même, si vous vous rendez à mon avis, je me déciderai à lui tendre la main gauche, attendu qu'il m'a estropié de la droite.

– Benjamin a raison, s'écrièrent une foule de voix ; bravo, Benjamin ! il faut recevoir Machecourt prévôt d'armes.

Et chacun de courir à sa place, et Benjamin de demander un second dessert.

Cependant, la nouvelle de cet accident s'était répandue à Clamecy. En passant de bouche en bouche, elle s'était merveilleusement grossie, et, quand elle arriva à ma grand-mère, elle avait pris les proportions gigantesques d'un meurtre commis par son mari sur la personne de son frère.

Ma grand-mère, dans un corps d'une aune de long, portait un caractère plein de fermeté et d'énergie. Elle n'alla point chez ses voisins pousser de grands cris et se faire jeter du vinaigre à la figure. Avec cette présence d'esprit que donne la douleur aux âmes fortes, elle vit de suite ce qu'elle avait à faire. Elle fit coucher ses enfants, prit tout l'argent qu'il y avait à la maison et le peu de bijoux qu'elle possédait, afin de fournir à son mari les moyens de sortir du pays s'il y avait lieu ; fit un paquet de linge propre à faire des bandes et de la charpie pour panser le blessé en cas qu'il fût encore vivant ; tira un matelas de son lit et pria un voisin de la suivre avec ; puis, s'enveloppant dans sa cape, elle se dirigea sans chanceler vers la fatale guinguette.

À l'entrée du faubourg, elle rencontra son mari qu'on ramenait en triomphe couronné de bouchons. Il était appuyé sur le bras gauche de Benjamin qui criait à gorge déployée :

– À tous présents faisons connaître que le sieur Mache-court, huissier à verge de Sa Majesté, vient d'être nommé prévôt d'armes, en récompense...

– Chien d'ivrogne ! s'écria ma grand-mère en apercevant Benjamin, et, ne pouvant résister à l'émotion qui depuis une heure l'étouffait, elle tomba sur le pavé. Il fallut la ramener chez elle sur le matelas qu'elle avait destiné à son frère.

Pour celui-ci, il ne se souvint de sa blessure que le lendemain matin en mettant son habit ; mais sa sœur avait une grosse fièvre. Elle fut huit jours dangereusement malade, et durant tout ce temps Benjamin ne quitta pas son chevet. Quand elle fut capable de l'entendre, il lui promit qu'il allait

mener dorénavant une vie plus réglée, et qu'il songeait décidément à payer ses dettes et à se marier.

Ma grand-mère fut bientôt rétablie. Elle chargea son mari de se mettre en quête d'une femme pour Benjamin.

À quelque temps de là, par un soir du mois de novembre, mon grand-père arrivait crotté jusqu'à l'échine, mais rayonnant.

– J'ai trouvé au-delà de ce que nous espérions, s'écriait l'excellent homme en pressant les mains de son beau-frère ; Benjamin, te voilà riche maintenant, tu pourras manger des matelotes tant que tu voudras.

– Mais qu'as-tu donc trouvé ? faisaient chacun de leur côté ma grand-mère et Benjamin.

– Une fille unique, une riche héritière, la fille du père Minxit, avec lequel nous avons fait la Saint-Yves il y a un mois.

– De ce médecin de village qui consulte les urines ?

– Précisément ; il t'accepte sans restriction, il est charmé de ton esprit ; il te croit très propre, par ton allure et ta faconde, à le seconder dans son industrie.

– Diable ! faisait Benjamin en se grattant la tête, c'est que je ne me soucie pas de consulter les urines.

– Eh ! grand niais ! une fois que tu seras le gendre du père Minxit, tu l'enverras promener avec ses fioles, et tu amèneras ta femme à Clamecy.

– Oui, mais c'est que Mlle Minxit est rousse.

– Elle n'est que blonde, Benjamin, je t'en donne ma parole d'honneur.

– On dirait, tant elle est piolée, qu'on lui a jeté une poignée de son par la figure.

– Je l'ai vue ce soir, je t'assure que ce n'est presque rien.

– Avec cela, elle a cinq pieds trois pouces, je crains véritablement de gâter la race humaine ; nous ferons des enfants qui seront grands comme des perches.

– Tout ce que tu dis là, ce sont de mauvaises plaisanteries, faisait ma grand-mère ; j’ai rencontré hier ton marchand de draps, il veut absolument être payé, et tu sais bien que ton perruquier ne veut plus t’accommoder.

– Ainsi vous voulez, ma chère sœur, que j’épouse Mlle Minxit ; mais vous ne savez pas, vous, ce que cela veut dire, *Minxit*. Et toi, Machecourt, le sais-tu ?

– Sans doute, je le sais ; cela veut dire le père Minxit.

– As-tu lu Horace, Machecourt ?

– Non, Benjamin.

– Eh bien ! Horace a dit : *Num minxit patrios cineres*. C’est ce coquin de prétérit défini qui me révolte ; avec cela que ma chère sœur n’est plus malade. M. Minxit, Mme Minxit, M. Rathery Benjamin Minxit, le petit Jean Rathery Minxit, le petit Pierre Rathery Minxit, la petite Adèle Rathery Minxit. Eh ! mais, dans notre famille il y aura de quoi faire tourner un moulin. Puis, à te parler franchement, je ne me soucie guère de me marier. Il y a bien une chanson qui dit :

... qu’on est heureux
Dans les liens du mariage !

« Mais cette chanson ne sait ce qu’elle chante. Ce ne peut-être qu’un célibataire qui en soit l’auteur.

... qu’on est heureux
Dans les liens du mariage !

« Cela serait bon, Machecourt, si l’homme était libre de se choisir une compagne ; mais les nécessités de la vie sociale nous forcent toujours d’épouser d’une manière ridicule et contraire à nos penchants. L’homme épouse une dot, et la femme une profession. Puis, quand on a fait la noce avec tous ses beaux dimanches, qu’on est rentré dans la solitude

de son ménage, on s'aperçoit qu'on ne se convient pas. L'un est avare et l'autre prodigue, la femme est coquette et le mari jaloux, l'un aime à la bise et l'autre à droit vent; on voudrait être à mille lieues l'un de l'autre; mais il faut vivre dans le cercle de fer où on s'est enfermé, et rester ensemble *usque ad vitam aeternam*.

– Est-ce qu'il est gris, dit mon grand-père à l'oreille de sa femme?

– Pourquoi? répondit celle-ci.

– C'est qu'il parle avec bon sens.

Cependant on fit entendre raison à mon oncle, et il fut convenu qu'il irait le lendemain dimanche voir Mlle Minxit.

III

Comment mon oncle fit rencontre
d'un vieux sergent et d'un caniche,
ce qui l'empêcha d'aller chez M. Minxit.

Le lendemain, à huit heures du matin, mon oncle était frais accommodé ; il n'attendait plus pour partir qu'une paire de souliers que devait lui apporter Cicéron, ce fameux préconisseur dont nous avons déjà parlé, et qui cumulait la profession de cordonnier avec celle de tambour.

Cicéron ne tarda pas à arriver. À cette époque de bonne flanquette, c'était la coutume, quand un ouvrier apportait de l'ouvrage dans une maison, qu'on ne le laissât pas sortir sans lui avoir fait boire quelques verres de vin. C'était d'un mauvais genre, j'en conviens ; mais ces procédés bienveillants rapprochaient les conditions ; le pauvre savait gré au riche des concessions qu'il lui faisait, et ne le jalousait point. Aussi a-t-on vu, pendant la révolution, d'admirables dévouements de serviteurs envers leurs maîtres, de fermiers envers leurs seigneurs, d'ouvriers envers leurs patrons, qui, à notre époque de morgue insolente et de ridicule orgueil, ne se reproduiraient certainement plus.

Benjamin pria sa sœur d'aller tirer une bouteille de vin blanc, pour trinquer avec Cicéron. Sa sœur en tire une, puis deux, puis trois et jusqu'à sept.

– Ma chère sœur, je vous en prie, encore une bouteille.

– Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que tu en es à la huitième.

– Vous savez bien, chère sœur, que nous ne comptons pas ensemble.

– Mais tu sais bien, toi, que tu as un voyage à faire.

– Encore cette dernière bouteille, et je pars.

– Oui, tu es dans un bel état pour partir, et si on venait te chercher pour visiter un malade ?

– Que vous savez peu, ma bonne sœur, apprécier les effets du vin ! On voit bien que vous ne buvez que les eaux limpides du Beuvron. Faut-il partir ? mon centre de gravité est toujours à la même place ; faut-il saigner ?... Mais à propos, ma sœur, il faut que je vous saigne, Machecourt me l’a recommandé en partant. Vous vous plaigniez ce matin d’un grand mal de tête, une saignée vous fera du bien.

Et Benjamin de tirer sa trousse, et ma grand-mère de s’armer des pincettes.

– Diable ! vous faites un malade bien récalcitrant. Eh bien ! transigeons ; je ne vous saignerai point, et vous irez nous tirer une huitième bouteille de vin.

– Je ne t’en tirerai pas un verre.

– Ce sera donc moi qui la tirerai, dit Benjamin, et prenant la bouteille, il se dirigea vers la cave.

Ma grand-mère, ne voyant rien de mieux à faire pour l’arrêter, se pendit à sa queue ; mais Benjamin, sans s’occuper de cet incident, s’en alla à la cave d’un pas aussi ferme que s’il n’eût eu qu’un paquet d’oignons au bout de la queue, et revint avec sa bouteille pleine.

– Eh bien ! ma chère sœur, c’était bien la peine d’aller deux à la cave pour une méchante bouteille de vin blanc ; mais je dois vous prévenir que, si vous persistiez dans ces mauvaises habitudes, vous me forceriez à faire couper ma queue.

Cependant Benjamin, qui tout à l’heure regardait comme une corvée assommante le voyage de Corvol, s’obstinait maintenant à partir. Ma grand-mère, pour lui en ôter la possibilité, avait enfermé ses souliers dans l’armoire.

- Je vous dis que je partirai.
- Je te dis que tu ne partiras pas.
- Voulez-vous que je vous porte jusque chez M. Minxit au bout de ma queue?

Tel était le dialogue qui avait lieu entre le frère et la sœur, quand mon grand-père arriva. Il mit fin à la discussion en déclarant que le lendemain il avait besoin à la Chapelle, et qu'il emmènerait Benjamin avec lui.

Mon grand-père était sur pied avant le jour. Quand il eut griffonné son exploit et écrit au bas : « dont le coût est de six francs quatre sous six deniers », il essuya sa plume sur la manche de sa houppelande, serra précieusement ses lunettes dans leur fourreau et alla éveiller Benjamin. Celui-ci dormait comme le prince de Condé, si le prince ne faisait semblant de dormir la veille d'une bataille.

- Allons, hé ! Benjamin, debout ; il fait grand jour.
- Tu te trompes, répondit Benjamin avec un grognement, et se retournant du côté du mur, il fait nuit noire.
- Lève la tête, tu verras la clarté du soleil sur le plancher.
- Je te dis, moi, que c'est la clarté du réverbère.
- Ah ça ! est-ce que tu ne voudrais pas partir ?
- Non ; j'ai rêvé toute la nuit de pain dur et de piquette, et si nous nous mettions en route il pourrait nous arriver malheur.
- Eh bien ! je te déclare, moi, que si dans dix minutes tu n'es pas levé, je t'envoie ta chère sœur ; si au contraire tu es levé, je perce ce quartaut de vin vieux que tu sais bien.
- Tu es sûr que c'est du pouilly, n'est-ce pas, dit Benjamin se mettant sur son séant ; tu m'en donnes ta parole d'honneur !
- Oui, foi d'huissier.
- Alors va percer ton quartaut ; mais je te préviens que s'il nous arrive malencontre en route, c'est toi qui en répondras à ma chère sœur.

Une heure après, mon oncle et mon grand-père étaient

sur le chemin de Moulot. À quelque distance de la ville, ils rencontrèrent deux petits paysans dont l'un portait un lapin sous son bras et l'autre avait deux poules dans son panier. Le premier disait à son compagnon :

– Si tu veux dire à M. Cliquet que mon lapin est un lapin de garenne et que tu me l'as vu prendre au lacet, tu seras mon camarade.

– Je le veux bien, répondit celui-ci; mais à condition que tu diras à Mme Deby que mes poules pondent deux fois par jour et qu'elles font des œufs gros comme des œufs de cane.

– Vous êtes deux petits larrons, dit mon grand-père, je vous ferai tirer l'un de ces jours les oreilles par M. le commissaire de police.

– Et moi, mes amis, dit Benjamin, je vous prie d'accepter chacun cette pièce de douze deniers.

– Voilà de la générosité bien placée, dit mon grand-père haussant les épaules; tu donneras sans doute du plat de ton épée au premier pauvre honnête que tu rencontreras, puisque tu prostitues ta monnaie à ces deux vauriens.

– Vauriens pour toi, Machecourt, qui ne vois que la pellicule de chaque chose; mais pour moi, ce sont deux philosophes. Ils viennent d'inventer une machine qui, bien organisée, ferait la fortune de dix honnêtes gens.

– Et quelle est donc la machine, fit mon grand-père d'un air d'incrédulité, que viennent d'inventer ces deux philosophes que je rosserais d'importance, moi, si nous avions le temps de nous arrêter.

– Cette machine est simple, dit mon oncle; la voici telle qu'elle se comporte :

« Nous sommes dix amis qui, au lieu de nous réunir pour déjeuner, nous réunissons pour faire fortune.

– Cela vaut au moins la peine de se réunir, interrompit mon grand-père.

– Nous sommes tous les dix intelligents, adroits, rusés

même au besoin. Nous avons le verbe haut, la discussion prestigieuse ; nous manions la parole avec la même adresse qu'un escamoteur manie ses muscades. Pour la moralité de la chose, nous sommes tous capables dans notre profession, et les personnes de bonne volonté peuvent dire, sans trop se compromettre, que nous valons mieux que nos confrères.

« Nous formons, en tout bien et tout honneur, une société pour nous préconiser les uns les autres, pour insuffler, pour faire mousser et bulliférer notre petit mérite.

– J'entends, dit mon grand-père ; l'un vend de la mort-aux-rats et n'a qu'une grosse caisse ; l'autre du thé suisse et n'a qu'une paire de cymbales. Vous réunissez vos moyens de faire du bruit, et...

– C'est cela même, interrompit Benjamin. Tu conçois que si la machine fonctionne convenablement, chacun des sociétaires a autour de lui neuf instruments qui font un vacarme épouvantable.

« Nous sommes neuf qui disons : "L'avocat Page boit trop" ; mais je crois que ce diable d'homme fait infuser les feuillets de la coutume du Nivernais dans son vin, qu'il a mis la logique en bouteille. Toutes les causes qu'il lui convient de gagner il les gagne ; et l'autre jour, il a fait obtenir de forts dommages-intérêts à un gentilhomme qui avait assommé un paysan.

« L'huissier Parlanta est un peu retors ; mais c'est l'Annibal des huissiers. Sa contrainte par corps est inévitable ; pour lui échapper, il faudrait que son débiteur n'eût pas de corps. Il vous mettrait la main sur l'épaule d'un duc et pair.

« Pour Benjamin Rathery, c'est un homme sans souci qui se moque de tout et rit au nez de la fièvre, un homme, si vous le voulez, d'assiette et de bouteille ; mais c'est précisément à cause de cela que je le préférerais à ses confrères. Il n'a pas l'air de ces médecins sinistres dont le registre est un cimetière ; il est trop gai et digère trop bien pour avoir beaucoup d'actes de décès à se reprocher.

« Ainsi, chacun des sociétaires se trouve multiplié par neuf...

– Oui, dit mon grand-père, mais cela te donnera-t-il neuf habits rouges ? Neuf fois Benjamin Rathery, qu'est-ce que cela fait ?

– Ça fait neuf cents fois Machecourt, répliqua vivement Benjamin. Mais laisse-moi finir ma démonstration, tu plaisanteras après.

« Voilà neuf réclames vivantes qui s'insinuent partout, qui vous répètent le lendemain sous une autre forme ce qu'elles vous ont dit la veille ; neuf affiches qui parlent, qui arrêtent les passants par le bras ; neuf enseignes qui se promènent par la ville, qui discutent, qui font des dilemmes, des enthymèmes, et se moquent de vous si vous n'êtes point de leur avis.

« Il résulte de là que la réputation de Page, de Rapin, de Rathery, qui se traînait péniblement dans l'enceinte de leur petite ville, comme un avocat dans un cercle vicieux, prend tout à coup un essor étourdissant. Hier elle n'avait pas de pieds, aujourd'hui elle a des ailes. Elle se dilate comme un gaz, quand on a ouvert le bocal où il était renfermé. Elle s'épand par toute la province. Les clients arrivent à ces gens-là de tous les points du baillage ; ils arrivent du sud et de l'aquilon, de l'aurore et du couchant, comme dans l'Apocalypse les élus arrivent à la ville de Jérusalem. Au bout de cinq à six ans, Benjamin Rathery est à la tête d'une belle fortune qu'il dépense, avec grands fracas de verres et de bouteilles, en déjeuners et en dîners ; toi, Machecourt, tu n'es plus porteur de contraintes : je t'achète une charge de bailli. Ta femme est couverte de soie et de dentelles comme une Sainte Reine ; ton aîné, qui est déjà enfant de chœur, entre au séminaire ; ton cadet, qui est malingreux et jaune comme un serin des Canaries, étudie la médecine, je lui cède ma réputation et mes vieux clients, et je l'entretiens d'habits rouges. De ton puîné nous faisons un robin. Ta fille aînée épouse un homme

de plume. Nous marions la plus jeune à un gros bourgeois, et le lendemain de la noce nous mettons la machine au grenier.

– Oui, mais ta machine a un petit défaut, elle n'est pas à l'usage des honnêtes gens.

– Pourquoi cela ?

– Parce que.

– Mais enfin ?

– Parce que l'effet en est immoral.

– Pourrais-tu me prouver cela par or et par donc ?

– Va te promener avec tes or et tes donc. Toi qui es un savant, tu raisones avec ton esprit ; moi qui suis un pauvre porteur de contraintes, je sens avec ma conscience. Je soutiens que tout homme qui acquiert sa fortune par d'autres moyens que par son travail et ses talents, n'en est pas légitime possesseur.

– C'est très bien ce que tu dis là, Machecourt, s'écria mon oncle, tu as parfaitement raison. La conscience c'est la meilleure de toutes les logiques, et le charlatanisme, sous quelque forme qu'il se déguise, est toujours une escroquerie. Eh bien ! brisons notre machine et n'en parlons plus.

Tout en devisant ainsi, ils approchaient du village de Moulot ; ils aperçurent sur le seuil d'une porte de vigne une espèce de soldat encadré profondément entre des ronces, dont les touffes brunes et rouges meurtries par la gelée tombaient pêle-mêle comme une chevelure en désordre. Cet homme avait sur sa tête un morceau de chapeau à cornes sans cocarde, sa figure en ruine avait une teinte pierreuse, cette teinte dorée qu'ont les vieux monuments au soleil. Deux grandes moustaches blanches encadraient sa bouche, comme deux parenthèses. Il était couvert d'un vieil uniforme. Sur une des manches s'étendait transversalement un vieux galon effacé. L'autre manche, dépouillée de son insigne, n'offrait plus qu'un rectangle qui se distinguait du reste de l'étoffe par une laine

plus neuve et d'une nuance plus foncée. Ses jambes nues, enflées par le froid, étaient rouges comme des betteraves. Il laissait tomber d'une gourde quelques gouttes d'eau-de-vie sur de vieux morceaux de pain noir; un caniche de la grande espèce était assis devant lui sur son derrière, et suivait tous ses mouvements, pareil à un muet qui écoute avec ses yeux les ordres que lui donne son maître.

Mon oncle eût plutôt passé outre devant un bouchon que devant cet homme. S'arrêtant sur le bord du chemin :

– Camarade, dit-il, voilà un mauvais déjeuner.

– J'en ai fait de plus mauvais encore, mais Fontenoy et moi nous avons bon appétit.

– Qui est Fontenoy?

– Mon chien, ce caniche que vous voyez.

– Diable, voilà un beau nom pour un chien. Au fait, la gloire est bien pour les rois, pourquoi ne serait-elle pas pour les caniches?

– C'est son nom de guerre, poursuivit le sergent, son nom de famille est Azor.

– Eh! pourquoi l'appellez-vous Fontenoy?

– Parce qu'à la bataille de Fontenoy il a fait un capitaine anglais prisonnier.

– Eh! comment donc cela? fit mon oncle tout émerveillé.

– D'une manière fort simple, en l'arrêtant par une des basques de son habit, jusqu'à ce que je pusse lui mettre la main sur l'épaule: tel qu'il est, Fontenoy a été mis à l'ordre de l'armée, et a eu l'honneur d'être présenté à Louis XV, qui a daigné me dire: «Sergent Duranton, vous avez là un beau chien.»

– Voilà un roi bien affable pour les quadrupèdes: je m'étonne qu'il n'ait pas donné des lettres de noblesse à votre caniche. Comment se fait-il donc que vous ayez quitté le service d'un si bon roi?

– Parce qu'on m'a fait un passe-droit, dit le sergent, l'œil

rutilant et la narine gonflée de colère ; il y a dix ans que j'ai ces guenilles d'or sur le bras ; j'ai fait toutes les compagnes de Maurice de Saxe, et j'ai sur le corps plus de cicatrices qu'il n'en faudrait pour faire deux états de service. Ils m'avaient promis l'épaulette : mais nommer officier le fils d'un tisserand, c'eût été un scandale à faire horripiler toutes les ailes de pigeon des royaumes de France et de Navarre. Ils m'ont fait passer sur le corps une espèce de petit chevalier tout frais éclos de sa coquille de page. Ça saura se faire tuer tout de même, car ils sont braves ; on ne peut leur refuser cela ; mais ça ne sait pas dire : tête... droite !

À cette parole de la théorie fortement accentuée par le sergent, le caniche tourna militairement la tête à droite.

– Tout beau, Fontenoy, fit son maître, tu oublies que nous sommes retirés du service – et il reprit : Je n'ai pu passer cela au roi très chrétien ; dès ce moment, je me suis brouillé avec lui, et je lui ai demandé mon congé, qu'il m'a gracieusement accordé.

– Vous avez bien fait, brave homme, s'écria Benjamin en frappant sur l'épaule du vieux soldat, geste imprudent qui faillit le faire dévorer par le caniche. Si mon approbation peut vous être agréable, je vous la donne sans restriction ; les nobles n'ont jamais nui à mon avancement ; mais cela n'empêche pas que je les haisse de tout mon cœur.

– En ce cas, c'est une haine toute platonique, interrompit mon grand-père.

– Dis plutôt une haine toute philosophique, Machecourt. La noblesse est la plus absurde de toutes les choses. C'est une révolte flagrante du despotisme contre le Créateur. Dieu a-t-il fait plus hautes les unes que les autres les herbes de la prairie, et a-t-il gravé des écussons sur l'aile des oiseaux ou sur le pelage des bêtes fauves ? Que signifient ces hommes supérieurs que fait un roi par lettres patentes, comme il fait un gabeleur et un regrattier ? « À dater d'aujourd'hui, vous

reconnaissez le sieur tel pour un homme supérieur.» Signé Louis XVI, et plus bas Choiseul. Oh! que voilà une supériorité bien établie!

«Un vilain est fait comte par Henri IV, parce qu'il a servi une bonne oie à cette majesté; un chapon avec l'oie, et il était fait marquis; il n'eût fallu ni plus d'encre ni plus de parchemin pour cela. Maintenant les descendants de ces hommes ont le privilège de nous bâtonner, nous dont les ancêtres n'ont jamais eu l'occasion d'offrir à un roi une aile de volaille.

«Et voyez un peu à quoi tiennent les grandeurs de ce monde? Si l'oie eût été un peu plus ou un peu moins cuite, qu'on y eût mis une pincée de sel de plus ou une pincée de poivre de moins, qu'il fût tombé un peu de suie dans la lèche-frite ou un peu de cendre sur les tartines, qu'on l'eût servie un peu plus tôt ou un peu plus tard, il y avait une famille noble de moins en France. Et le peuple courbe le front devant une pareille grandeur! Oh! je voudrais, comme Caligula le voulait du peuple romain, que la France n'eût qu'une seule paire de joues pour la souffleter.

«Mais dis-moi donc, peuple imbécile, quelle valeur trouves-tu donc aux deux lettres que ces gens-là mettent devant leur nom? Ajoutent-elles un pouce à leur taille? Ont-ils plus de fer que toi dans le sang? plus de moelle cérébrale dans la boîte osseuse de leur tête? Pourraient-ils manier une épée plus lourde que la tienne? Ce *de* merveilleux guérit-il les écrouelles? préserve-t-il son titulaire de la colique quand il a trop dîné, ou de l'ivresse quand il a trop bu? Ne vois-tu pas que ces comtes, ces barons, ces marquis sont des majuscules qui, malgré la place qu'elles occupent dans la ligne, n'ont toujours que la valeur de simples lettres? Si un duc et pair et un bûcheron étaient ensemble dans une savane de l'Amérique, ou au milieu du grand désert de Sahara, je voudrais bien savoir lequel des deux serait le plus noble?

«Leur trisaïeul maniait la rondache, et ton père faisait des

bonnets de coton, qu'est-ce que cela prouve pour eux ou contre toi? Viennent-ils au monde avec la rondache de leur trisaïeul au côté? Ont-ils ses cicatrices gravées sur leur peau? Qu'est-ce que cette grandeur qui se transmet de père en fils, comme une bougie neuve qu'on allume à une bougie qui s'éteint? Les champignons qui naissent sur les débris d'un chêne mort sont-ils des chênes?

« Quand j'apprends que le roi a créé une famille noble, il me semble voir un cultivateur planter dans son champ un grand niais de pavot qui infectera vingt sillons de sa graine, et ne rapportera tous les ans que quatre grandes feuilles rouges. Cependant, tant qu'il y aura des rois, il y aura des nobles. Les rois font des comtes, des marquis, des ducs, pour que l'admiration monte jusqu'à eux par degrés. Les nobles, ce sont, relativement à eux, les bagatelles de la porte, la parade qui donne aux badauds un avant-goût des magnificences du spectacle. Un roi sans noblesse, ce serait un salon sans antichambre; mais cette friandise de leur amour-propre leur coûtera cher. Il est impossible que vingt millions d'hommes consentent toujours à n'être rien dans l'État, pour que quelques milliers de courtisans soient quelque chose; quiconque a semé des privilèges doit recueillir des révolutions. Le temps n'est pas loin peut-être où tous ces brillants écussons seront traînés dans le ruisseau, et où ceux qui s'en décorent maintenant auront besoin de la protection de leurs valets.

– Eh! me dites-vous, votre oncle Benjamin a dit tout cela?

– Pourquoi pas?

– Tout d'une haleine?

– Sans doute, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant en cela, mon grand-père avait un broc qui tenait une pinte et demie, et mon oncle le vidait tout d'un trait: il appelait cela faire des tirades.

– Et ses paroles comment ont-elles été conservées?

– Mon grand-père les a écrites.

– Il avait donc là, en plein champ, tout ce qu’il fallait pour écrire ?

– Quelle bêtise ! un huissier.

– Et le sergent a-t-il encore quelque chose à dire ?

– Certainement, il faut bien qu’il parle pour que mon oncle lui réponde.

Or donc, le sergent dit :

– Il y a trois mois que je suis en route, je vais de ferme en ferme et j’y reste tant qu’on veut m’y supporter. Je fais faire l’exercice aux enfants ; je raconte nos campagnes aux hommes et Fontenoy amuse les femmes avec ses gambades. Je ne suis pas pressé d’arriver, car je ne sais pas trop où je vais. Ils me renvoient dans mes foyers, et je n’ai pas de foyer. Il y a longtemps que le four de mon père est défoncé, et j’ai les bras plus creux et plus rouillés que deux vieux canons de fusil. Je crois tout de même que je retournerai dans mon village. Ce n’est pas que j’espère y être mieux qu’en tout autre pays. La terre y est aussi dure qu’ailleurs, et on n’y boit pas l’eau-de-vie dans les ornières. Mais qu’importe ? j’y vais toujours. C’est comme un caprice de malade. Je serai la garnison du pays. S’ils ne veulent pas nourrir le vieux soldat, il faudra bien au moins qu’ils l’enterrent, et, ajouta-t-il, ils auront bien la charité d’apporter sur ma fosse un peu de soupe à Fontenoy jusqu’à ce qu’il y soit mort de chagrin ; car Fontenoy ne me laissera pas en aller tout seul. Quand nous sommes seuls et qu’il me regarde, il me promet cela, ce bon Fontenoy.

– Eh ! voilà le sort qu’ils vous ont fait, répondit Benjamin. En vérité, les rois sont les plus égoïstes de tous les êtres. Si les serpents, dont nos poètes parlent si mal, avaient une littérature, ils feraient des rois le symbole de l’ingratitude. J’ai lu quelque part que Dieu ayant fait le cœur des rois, un chien l’emporta, et que, ne voulant pas recommencer sa besogne, il mit une pierre à la place. Cela me paraît assez vraisemblable. Pour les Capets, c’est peut-être un oignon de

lis qu'ils ont à la place du cœur ; je défie qu'on me prouve le contraire.

« Parce qu'on a fait à ces gens-là une croix sur le front avec de l'huile, leur personne est auguste, ils sont majesté, ils sont NOUS au lieu de JE ; ils ne peuvent mal faire ; si leur valet de chambre les égratignait en leur passant leur chemise, il serait sacrilège. Leurs petits sont des altesses, eux, ces marmots, qu'une femme porte au poing, dont le berceau tiendrait sous une cage à poulets, ils sont des hauteurs très hautes, des montagnes sérénissimes. On ferait volontiers dorer par le bout les mamelles de leur nourrice. Si tel est l'effet d'un peu d'huile, quel respect aurons-nous donc pour les anchois qui marinent dans l'huile jusqu'à ce qu'on les mange ?

« Chez la caste des sires, l'orgueil va jusqu'à la démence. On les compare à Jupiter tenant la foudre, et ils ne se trouvent pas trop honorés de la comparaison. La foudre de moins, et ils se fâcheraient. Cependant Jupiter a la goutte, et il faut deux valets pour le mener à sa table ou à son lit. Le rimeur Boileau a, de son autorité privée, ordonné aux vents de se taire, attendu qu'il allait parler de Louis XIV :

Et vous, vents, faites silence,
Je vais parler de Louis.

« Et Louis XIV n'a rien vu en cela que de très naturel ; seulement il n'a pas songé d'ordonner aux commandants de ses vaisseaux de parler de Louis pour apaiser les tempêtes.

« Ils croient tous, les pauvres fous, que l'espace de terre où ils règnent est à eux ; que Dieu le donna à Eudes, fonds et tréfonds, pour en jouir, sans trouble ni obstacle, lui et ses descendants. Qu'un courtisan leur dise que Dieu a fait la Seine tout exprès pour alimenter le grand bassin des Tuileries, ils le tiendront pour homme d'esprit. Ils regardent ces millions d'hommes qui sont autour d'eux comme une propriété dont

on ne saurait, sous peine de pendaison, leur contester le titre ; les uns sont venus au monde pour leur fournir de l'argent, les autres, pour mourir dans leurs querelles ; quelques-uns, qui ont le sang plus limpide et plus rose, pour leur procréer des maîtresses. Tout cela résulte évidemment de la croix qu'un vieil archevêque de sa main caduque leur a faite sur le front.

« Ils vous prennent un homme dans la force de la jeunesse, ils lui mettent un fusil entre les mains, un sac sur le dos, ils le marquent à la tête d'une cocarde, puis ils lui disent : "Mon confrère de Prusse a des torts envers moi, tu vas courir sus à tous ses sujets. Je les ai fait prévenir par mon huissier, que j'appelle un héraut, que le 1^{er} avril prochain, tu auras l'honneur de te présenter sur la frontière pour les égorger, et qu'ils eussent à se tenir prêts à te bien recevoir. Entre monarques ce sont des égards qu'on se doit. Tu croiras peut-être au premier aspect que nos ennemis sont des hommes ; mais ce ne sont pas des hommes, je t'en préviens, ce sont des Prussiens ; tu les distingueras de la race humaine à la couleur de leur uniforme. Tâche de bien faire ton devoir, car je serai là assis sur mon trône qui te regarderai. Si tu remportes la victoire, quand vous reviendrez en France, on vous amènera sous les fenêtres de mon palais ; je descendrai en grand uniforme et je vous dirai : 'Soldats, je suis content de vous.' Si vous êtes cent mille hommes, tu auras pour ta part un cent millième de ces six paroles. Au cas où tu resterais sur le champ de bataille, ce qui pourrait fort bien arriver, j'enverrai ton extrait mortuaire à ta famille afin qu'elle puisse te pleurer et que tes frères puissent hériter de toi. Si tu perds un bras ou une jambe je te les paierai ce qu'ils valent, mais si tu as le bonheur ou le malheur, comme tu voudras, d'échapper au boulet, quand tu n'auras plus la force de porter ton sac, je te donnerai ton congé et tu iras crever où tu voudras, cela ne me regardera plus." »

– Voilà bien l'affaire, dit le sergent, quand ils ont extrait

de notre sang ce phosphore dont ils font leur gloire, ils nous jettent de côté comme le vigneron jette sur le fumier le marc du raisin après en avoir pressuré la liqueur ; comme l'enfant jette au ruisseau le noyau du fruit qu'il vient de manger.

– C'est très mal à eux, fit Machecourt dont l'esprit était à Corvol, et qui eût voulu y voir son beau-frère.

– Machecourt, dit Benjamin le regardant de travers, choisis mieux tes expressions ; il n'y a pas ici matière à plaisanterie. Oui, quand je vois ces fiers soldats, qui ont fait de leur sang la gloire de leur pays, obligés, comme ce pauvre vieux Cicéron, de passer le reste de leur vie dans une échoppe de savetier, tandis qu'un tas de pantins dorés accaparent tout l'argent de l'impôt, et que des prostituées ont pour s'envelopper négligemment le matin des cachemires dont un seul fil vaut tous les vêtements d'une pauvre ménagère, je suis exaspéré contre les rois ; si j'étais Dieu, je leur mettrais sur le corps un uniforme de plomb, et je les condamnerais à faire mille ans de service dans la lune, avec toutes leurs iniquités dans leur sac. Les empereurs seraient caporaux.

Après avoir repris haleine et s'être essuyé le front, car il suait, mon digne grand-oncle, d'émotion et de colère, il tira mon grand-père à part et lui dit :

– Si nous faisons déjeuner avec nous chez Manette ce brave homme et ce glorieux caniche ?

– Heim ! heim ! objecta mon grand-père.

– Que diable ! répliqua Benjamin, on ne rencontre pas tous les jours un caniche qui a fait un capitaine anglais prisonnier, et tous les jours on donne des fêtes politiques à des gens qui ne valent pas cet honorable quadrupède.

– Mais, as-tu de l'argent ? dit mon grand-père ; moi je n'ai qu'une pièce de trente sous que ta sœur m'a donnée ce matin, parce que, je crois, elle n'est pas bien marquée, et elle m'a bien recommandé de lui en rapporter au moins la moitié.